

# La marche d'un empire à la mort

par

**Mario Pelletier**

(Le Devoir, 29 janvier 1983)

*La Marche de Radetzky*, par Joseph Roth. Roman traduit de l'allemand par B. Gidon et A. Huriot, Éditions du Seuil, 352 p.

Hasard ou signe des temps, les écrivains autrichiens du début du siècle reparaissent en force ces dernières années. Robert Musil, au Seuil ; Herman Broch, chez Gallimard ; Peter Alternbeg, chez Pandora ; Arthur Schnitzler, au Sorbier et ailleurs. Et voilà maintenant Joseph Roth, dont le Seuil vient de rééditer le chef-d'œuvre, *La Marche de Radetzky*. Le livre avait été publié en français dès 1934, soit deux ans après sa parution en allemand, mais il était devenu introuvable.

Parmi les nombreuses œuvres qui ont surgi de la décadence et de la chute de l'empire austro-hongrois, où qui s'en inspire directement, *La Marche de Radetzky* est sans doute la plus nostalgique, bien que teintée d'ironie – Autriche oblige. Roth y suit la destinée ultime de l'empire des Habsbourg à travers trois générations qui représentent l'ascension et le déclin d'une famille. À la bataille de Solferino, bataille qui a marqué le début de la décadence autrichienne, un sous-officier slovène du nom de Trotta sauve la vie du jeune empereur François-Joseph en s'interposant devant la balle qui allait frapper le monarque. Décoré et anobli, il se trouve marqué à jamais, lui et sa famille, par la reconnaissance de l'empereur.

Le fils du héros de Solferino devient un fonctionnaire modèle, préfet de province qui s'identifie totalement au régime. Le petit-fils, lui, sera d'une autre pâte. Passif et indécis, en lui s'incarne la fin d'une époque. Mis à l'école militaire pour respecter les convenances, intégré à la cavalerie alors qu'il est mauvais cavalier, il est dressé à servir sa patrie par un père rigide, au rythme de la marche de Radetzky. Cette célèbre composition de Johann Strauss devient le contrepoint ironique de la dégénérescence progressive du petit-fils du héros de Solferino.

Dans la garnison de frontière où il est posté, le jeune lieutenant Trotta s'ennuie. Il voit autour de lui s'amasser les signes de la fatalité : mort de sa première maîtresse, mort de son seul ami, tué en duel, mort du vieux Jacques, le serviteur de la famille depuis l'époque du grand-père. Il commence à délayer ses humeurs noires dans un tord-boyaux local, appelé éloquemment « quatre-vingt-dix degrés ». Puis il se laisse entraîner au jeu, accumule les dettes et les ennuis de toutes sortes.

Un comte polonais pense le sauver par l'amour et lui jette dans les bras une belle sur le retour, qui pourrait être sa mère, et qui l'est d'une certaine façon. Mais cet amour insensé qui l'éloigne un moment de l'alcool et du jeu ne fera finalement que précipiter sa déchéance. Il ne croit plus à rien, même plus à l'armée qui avait été sa joie et sa fierté à sa sortie de l'école militaire.

Il s'enfonce encore plus profondément dans le « quatre-vingt-dix degrés » et les dettes. Il est d'autant plus malheureux que sa maîtresse l'a lâché et que son compagnon de jeu s'est suicidé. Il sent de plus en plus la mort planer comme un vautour au-dessus de sa garnison : « La mort planait au-dessus d'eux, elle ne leur était nullement familière. Ils étaient nés en temps de paix et ils étaient devenus officiers en s'adonnant paisiblement aux manœuvres et aux exercices. Ils ne savaient pas alors que chacun d'eux, sans exception, rencontrerait la mort quelques années plus tard. Aucun n'avait alors l'ouïe assez fine pour entendre tourner les rouages énormes des moulins secrets qui commençaient déjà à moudre la grande guerre. »

Celle-ci frappe bientôt à la porte avec l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand à Sarajevo, au moment même où le lieutenant Trotta s'apprête à quitter l'armée. La coïncidence d'un orage apocalyptique avec l'annonce de la mort du prince héritier donne lieu à l'une des scènes les plus fascinantes du roman et nous

permet, même en traduction, d'entrevoir pourquoi Joseph Roth est considéré comme l'un des meilleurs prosateurs de langue allemande.

Le lieutenant Trotta échappe un moment à l'Histoire, après avoir quitté l'armée, en trouvant refuge dans un village forestier, mais c'est un court sursis de quelques semaines. L'Histoire revient le chercher au pas de course des bataillons de Quatorze, qui s'en vont à l'affrontement aveuglément. À peine a-t-il réintégré l'armée et s'est-il mis en marche avec les autres vers les frontières de l'est qu'il est tué dérisoirement en allant chercher de l'eau sur une butte exposée au tir ennemi.

Le préfet et ne survivra pas longtemps à son fils ni au vieil empereur François-Joseph, dont il était devenu presque le sosie par un mimétisme de fonctionnaire fidèle. D'ailleurs son père, le héros de Solferino, n'avait-il pas en sauvant la vie du jeune Empereur recréé celui-ci comme il avait procréé peu après son fils ? Aussi y avait-il une sorte de fraternité symbolique qui les unissait, plus profonde que le sang.

« - J'aurais bien dit encore, déclara le maire, que M. von Trotta ne pouvait pas survivre à l'Empereur. Ne croyez-vous pas, docteur ?

-Je ne sais pas, répondit Skowronnek. Je crois qu'ils ne pouvaient, ni l'un ni l'autre, survivre à l'Autriche. »

Joseph Roth, lui non plus, ne pouvait survivre à l'Autriche. Quand les nazis firent main basse sur son pays, il gagna Paris, où il mourut des suites de l'alcoolisme en 1939. Il n'avait que 43 ans, mais déjà derrière lui 13 romans, de nombreux récits et trois volumes d'essais et de reportages. Une anecdote, rapportée par Alain Garric, le situe à la fin de sa vie dans un café où il ne cessait d'écrire à coups de Sue-mirabelle. Un jour, un après-midi du printemps 1939, le garçon l'accueille à sa table habituelle près de la fenêtre et lui demande : « Quelque chose pour commencer, Monsieur ? - Je ne commence pas, répondit doucement Roth, je ne commence plus ; je suis fini. »

Ce petit homme frêle s'est consumé dans l'écriture autant que dans l'alcool, pour transmuter dans l'imaginaire un empire et un monde effondrés. Sa tentative est proche de celle de Musil ; sauf que Roth s'est identifié corps et âme à l'effondrement, alors que Musil a cherché à s'en dégager. Deux points de vue, deux regards qui ont fini pas s'abolir dans un même horizon d'exil et de guerre apocalyptique : Roth, quelques mois avant le déclenchement des hostilités ; Musil, en 1942, dans la misère de son exil genevois. Incidemment, un autre grand écrivain viennois, Stefan Zweig, se donna la mort en 1942, au Brésil. En quelques années, la fabuleuse Vienne du début du siècle perdait une grande partie de son âme.